



www.comptoirlitteraire.com

présente

“L’étourdi ou Les contre-temps”
(1655)

comédie en cinq actes et en alexandrins

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé

puis une analyse où sont successivement étudiés :

les sources (page 6),

l’intérêt de l’action (page 7),

l’intérêt littéraire (page 9),

l’intérêt documentaire (page 15),

les personnages (page 16),

la destinée de l’œuvre (page 18).

Résumé

«*La scène est à Messine*».

Acte I

Scène 1

Lélie, qui est seul, se dit prêt à lutter contre Léandre pour conquérir un «*jeune miracle*».

Scène 2

Lélie confie à son valet, Mascarille, que, ayant opéré un «*changement*», il se trouve à nouveau le rival de Léandre. En effet, ils aimaient tous deux Hippolyte et, maintenant, aiment tous deux Célie. Mais Lélie dit être sûr de pouvoir compter sur son valet :

«*Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile.*»

Il lui révèle que celle qu'il aime est l'esclave de Trufaldin à qui des «*égyptiens*» l'ont remise en gage, mais qu'il pense être d'origine «*noble*». Cependant, Mascarille lui rappelle que son père, Pandolfe, et Anselme, le père d'Hippolyte, sont d'accord pour lui faire épouser celle-ci. Et il indique que, si Pandolfe n'était pas «*ladre*», le plus simple serait de disposer d'assez d'argent pour se permettre «*un prompt achat de cette esclave*».

Scène 3

La voici qui se présente, et qui échange avec Lélie des propos d'une galanterie précieuse que Mascarille juge hors de propos, d'autant plus que Trufaldin se manifeste. Lélie se cache.

Scène 4

Mascarille prétend être venu consulter Célie «*pour savoir l'avenir*» ; mais elle dit ne connaître que «*blanche magie*». En fait, ils sont complices et, à la barbe de Trufaldin qui n'y comprend rien, ils affirment l'amour qui unit à Célie Lélie. Or celui-ci intervient mal à propos, au désespoir de Mascarille qui s'écrie : «*La peste soit la bête !*» qu'est l'étourdi «*si fertile en contre-temps*» et qui donne à son valet une autre mission : celle «*de Léandre rompre les desseins*».

Scène 5

Au vieillard qu'est Anselme, Mascarille assure que, grâce à son entremise, il pourra épouser une certaine Nérine, et il s'empare subrepticement de sa bourse, tout en se déclarant tout à fait désintéressé.

Scène 6

Or Lélie, survenant, rend sa bourse à Anselme. Aussi Mascarille, qui avait «*médité tantôt un coup de maître*», le réprimande-t-il ; mais déjà en imagine un autre.

Scène 7

À Pandolfe, Mascarille propose de faire acheter Célie, qu'il revendrait de façon à l'éloigner tout à fait de Lélie (en fait, il assurerait ainsi leur union).

Scène 8

Survient Hippolyte qui a entendu l'échange précédent et qui reproche à Mascarille de ne pas l'avoir délivrée de Lélie. Mais il prétend avoir agi ainsi pour favoriser son union avec Léandre, et continuer à le faire. Aussi lui donne-t-elle «*deux louis*».

Scène 9

Lélie annonce à Mascarille avoir empêché la vente de Célie, et le valet ne peut que se plaindre de ces «*soins endiablés*», et, dans sa colère, le voue à «*Monsieur Satan*».

Acte II

Scène 1

Mascarille déclare vouloir encore agir auprès d'Anselme en lui présentant des excuses et, surtout, tenter «*un hardi stratagème*» en faisant annoncer la mort de Pandolfe qui aurait été victime de la découverte sur ses terres d'un trésor.

Scène 2

Mascarille confirme le fait à Anselme auquel il demande de venir en aide à Lélie en lui prêtant de l'argent avant qu'il puisse toucher l'héritage.

Scène 3

Alors qu'Anselme lui apporte l'argent «*nécessaire / Pour faire célébrer les obsèques d'un père*», tout en avouant qu'il est «*débiteur d'une plus grande somme*», Lélie se limite à des «*Ah !*» prudents, tandis que Mascarille parvient à éluder l'invitation à signer «*un reçu*».

Scène 4

Pandolfe apparaît à Anselme qui ne peut croire qu'il est vivant, et qui, lorsqu'il demande la restitution de l'argent qu'il a versé, se fait répondre : «*À votre dam*» ; il ne peut donc que regretter sa «*sottise*», tandis que Pandolfe se promet de «*faire pendre*» Mascarille.

Scène 5

Anselme rencontre Lélie auquel il prétend avoir donné de la fausse monnaie qu'il veut reprendre. Le jeune homme y consent, et l'autre se félicite de ne pas l'avoir pour gendre.

Scène 6

Alors que Mascarille est prêt à acheter l'esclave, Lélie lui avoue sa grave bêtise, mais lui demande encore de lui être «*secourable*». Comme le valet s'y refuse, il menace de se tuer, mais y renonce bien vite.

Scène 7

Comme Lélie voit Léandre en compagnie de Trufaldin, il craint que son rival achète Célie, et demande à Mascarille de venir à son secours. Le valet lui «*fait grâce*» et, soudain, crie en prétendant que Lélie vient de lui donner «*deux cents coups de bâton*». De ce fait, Léandre le prend à son service, et, comme il se demande où cacher «*cette captive aimable*» qu'il a achetée et qui doit lui être livrée en montrant une bague, le valet lui indique une maison où il pourra la conduire.

Scène 8

Hippolyte annonce «*une nouvelle loi*» à Léandre qui ordonne à Mascarille : «*Va-t-en me servir sans davantage attendre*». En aparté, Mascarille lui répond : «*Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon*», et ce plat sera un «*rare exploit*» pour lequel on le célébrera par cette formule : «*Vivat Mascarillus, fourbum imperator !*».

Scène 9

Mascarille montre à Truffaldin la bague par laquelle lui sera livrée l'esclave.

Scène 10

Or, à Trufaldin, est remis une lettre de l'Espagnol Dom Pedro de Guzman qui se dit le père de Célie, et annonce qu'il veut venir la retrouver. Mascarille marque son dépit.

Scène 11

Mascarille trouve Lélie fier d'avoir joué «*un tour des plus adroits*», révélant qu'il est l'auteur de la lettre, et étant étonné que son valet ne l'en félicite pas. Celui-ci, au contraire, considère qu'il est

*«un esprit chaussé tout à rebours
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi».*

Acte III

Scène 1

Mascarille, qui est seul, exprime sa lassitude devant la conduite de Lélie ; mais envisage tout de même une façon d'obtenir *«un succès glorieux»*.

Scène 2

Léandre indique à celui qu'il considère être son valet que son projet de l'*«achat de Célie»* doit être abandonné, mais qu'il *«la trouve tout à fait adorable»* et est prêt à l'épouser. Aussi Mascarille lui recommande-t-il de se méfier de cette *«matoise»*. Et il est envoyé ailleurs.

Scène 3

Léandre rencontre Lélie, et lui déclare se détourner de cette *«abandonnée»* que serait Célie. Lélie prend sa défense, et, Léandre disant avoir été informé par Mascarille, se déclare prêt à le faire *«mourir sous le bâton»*.

Scène 4

Mascarille étant de retour, Lélie le menace d'un fort châtiment, tandis que Léandre le revendique comme son valet à lui. En aparté, Mascarille se lamente de la conduite de ce *«bourreau»* qu'est Lélie ; puis il lui reproche une fois de plus de, *«en toutes aventures, / Prendre les contre-temps et rompre les mesures»*. Comme Lélie reconnaît son tort, il est envisagé de chercher à contrecarrer la volonté de Pandolfe de faire mettre Mascarille en prison.

Scène 5

Survient un autre valet, Ergaste, qui révèle à Mascarille que Léandre s'apprête à *«enlever Célie»*. Mais Mascarille assure : *«Contre cet assaut je sais un coup fourré»* où il opérera masqué, et affirme sa maîtrise en matière de fourberie.

Scène 6

Ergaste ayant appris le projet de Mascarille à Lélie, celui-ci déclare vouloir *«seconder [son] projet»* avec *«deux bons pistolets»* et son épée.

Scène 7

Lélie annonce à Trufaldin l'enlèvement de Célie, et lui promet de résister à *«l'affront»*.

Scène 8

Dans la troupe, se trouve Mascarille *«masqué»*, en fait déguisé en femme à laquelle Lélie dit d'abord : *«Bon Dieu ! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !»*, avant de se rendre compte qu'il fait face à Mascarille auquel il dit regretter sa *«frasque»* et demande de lui pardonner son *«imprudence»*.

Scène 9

Léandre, masqué, et sa suite, assiègent la maison de Trufaldin qui les nargue en leur disant que *«la belle est dans le lit»* et qu'elle leur fait présent d'*«une cassolette»* (qui contient son urine et qu'il leur jette !).

Acte IV

Scène 1

À Lélie qui s'est déguisé en Arménien, Mascarille rappelle qu'il a fait croire à Trufaldin qu'il voulait le servir et que, comme le vieillard, qui avait été, en Italie, séparé de son fils par l'incursion de *«quelque Turc corsaire»*, lui a dit avoir, en un songe, *«vu le retour»*, il pourra jouer ce rôle. Aussi, marquant son impatience, Lélie se réjouit : *«Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,*

Peindre à cette beauté les tourments de mon âme.»

Scène 2

Alors que Trufaldin pose des questions sur son fils, Lélie multiplie les bêtises que Mascarille s'emploie à rattraper. Il lui fait des signes et, comme Trufaldin les surprend, pour secouer l'inertie de son maître, il gesticule en faisant mine de repasser une leçon d'escrime, mais se désespère : *«Nous sommes perdus, si cet entretien dure.»*

Scène 3

Anselme adresse à Léandre un discours où il le met en garde contre l'aveuglement sensuel de la jeunesse, et lui montre l'intérêt qu'il a à préférer Hippolyte, ce qu'il accepte.

Scène 4

Mascarille reproche à Lélie les erreurs qu'il a commises et, surtout, la conduite que, amoureux transi, il a eue en présence de Célie.

Scène 5

Trufaldin, s'étant rendu compte du subterfuge, est prêt à *«rosser»* avec un bâton les deux hommes qui se sont introduits chez lui ; mais Mascarille, avouant : *«Il m'a trompé le premier à ce conte»*, est prêt à *«rosser Monsieur de l'Arménie»*.

Scène 6

Lélie est chassé de la maison par Trufaldin et Mascarille, et se plaint de *«cet affront éclatant»* infligé *«par un valet»* qui l'a frappé sur *«le râble»* ; qui, à la suite de Trufaldin, est entré dans la maison, et qui, de la fenêtre, le nargue, lui disant : *«Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile»* ; mais aussi :

«Je vous promets, aidé par le poste où je suis,

De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.»,

lui demandant cependant de s'abstenir *«de la moindre entreprise»*.

Scène 7

Éraste vient apprendre à Mascarille qu'*«un jeune égyptien»* est venu de Venise pour *«racheter cette esclave»*. Mais Mascarille envisage *«un trait merveilleux de [son] art»* : il fera *«emprisonner ce drôle»*.

Acte V

Scène 1

Ergaste vient apprendre à Mascarille que Lélie s'est opposé à l'arrestation de l'Égyptien. Mais le fourbe dit être décidé à poursuivre son action en profitant du fait que *«Célie est quelque peu de notre intelligence»*.

Scène 2

L'Égyptien Andrès, amoureux courtois de Célie, lui raconte comment il a été séparé d'elle, mais se rend compte d'une réticence qui lui fait demander de retarder le voyage de retour à Venise de *«trois ou quatre jours»*.

Scène 3

Mascarille, déguisé en suisse et adoptant un accent germanique, reçoit Andrès dans la maison, et s'entretient avec lui pour l'interroger habilement sur lui et Célie.

Scène 4

Lélie confie à Andrès que son valet s'emploie à «*mettre en [son] pouvoir certaine égyptienne*» dont il a «*l'âme piquée*», lui dit son nom, Célie, et Andrès dit pouvoir le satisfaire.

Scène 5

Lélie, convaincu de son succès, demande à Mascarille d'abandonner son «*jargon allemand*», et Andrès se retire en demandant qu'on l'attende.

Scène 6

Andrès revient avec Célie, affirme «*le transport où sa beauté [le] jette*», et annonce partir quelques jours. Lélie s'accuse :
«*Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien incapable.*»

Il demande à Mascarille de ne plus lui «*prêter son assistance*». Mais celui-ci, proclamant : «*Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire.*», veut «*le servir malgré lui*».

Scène 7

Célie entre et expose à Mascarille que, si elle est partagée entre Lélie et Andrès, elle doit à celui-ci de «*la reconnaissance*». Mascarille lui promet de «*trouver un biais salutaire*».

Scène 8

Hippolyte se plaint à Célie de la séduction qu'elle a exercée sur ses «*amants*», mais se contente de voir Léandre soumis à elle «*par le pouvoir d'un père*».

Scène 9

Mascarille raconte à Célie et à Hippolyte qu'un combat entre deux vieilles femmes amena l'une d'elles à reconnaître en Trufaldin Zanobio Ruberti ; qu'ensuite celui-ci reconnut en Andrès son fils, Horace ; il indique à Célie qu'elle est la sœur d'Horace, et que Trufaldin fait d'elle l'épouse de Lélie.

Scène 10

Trufaldin, Anselme, Pandolfe, Andrès, Célie, Hippolyte et Léandre se réjouissent.

Scène 12

Se joignent Lélie et Mascarille, celui-ci se méfiant encore du premier et disant :

«*Vous voilà tous pourvu : n'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
À voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.*».

Analyse

Les sources

Robert Jouanny indiqua, dans «*Théâtre complet de Molière* » : «Pour ses débuts, Molière ne s'est pas embarrassé de faire l'auteur original.» Et, comme on a recherché avec soin tous les éléments qui lui ont servi pour construire sa pièce, on a constaté des emprunts à plusieurs œuvres.

Celle où il a le plus largement puisé est une comédie imprimée en 1629 : «*L'inavvertito, overo Scappino disturbato e Mezzetino travagliato*» («*Le malavisé ou "Scapin déconcerté et Mezzetin*

tourmenté”) de Niccolò Barbieri, dit Beltrame. Cette pièce appartenait au genre de la «commedia sostenuta» qui privilégiait des intrigues ingénieuses, le plus souvent romanesques et pleines d'invéraisemblances, de tableaux des passions «galamment touchés». Le mot «inavvertito», signifie proprement «homme sujet à des inadvertances». Dans cette comédie, l'action progressait en fonction de «l'évolution psychologique des personnages qui éliminait peu à peu chaque obstacle ; le dénouement tombait comme un fruit mûr, et tout se terminait par un dernier trait de caractère du “Malavisé” : devenu prudent pour avoir été trop échaudé, il prenait la fuite quand ses affaires s'arrangeaient et on devait courir après lui. Ainsi, par une heureuse trouvaille, l'“Inavvertito” en se corrigeant demeurait fidèle à son défaut.» (Robert Jouanny). Molière devait à Barbieri, avec le sujet de sa pièce, la plupart des incidents qui en forment l'intrigue ; mais il les a, en général, réduits (ôtant ce qui faisait longueur, ce qui était trop italien ; rejetant dans la pénombre le couple d'amants secondaires, Léandre et Hippolyte), disposés avec plus d'art, quelquefois modifiés très habilement, et toujours améliorés par une exécution plus vive, plus ingénieuse et plus comique. Surtout, il n'a pas pris, dans la pièce italienne, une seule phrase, une seule expression remarquable.

Il s'est inspiré aussi de “*Emilia*”, comédie de Luigi Grotto. Elle lui a servi à dessiner plus vivement ce type du brillant «roi des fourbes», aussi impudent que rusé, et risquant fort lestement les coups de bâton ou les galères, qu'est Mascarille, et elle lui a suggéré plusieurs situations, l'intrigue romanesque, le déguisement de Lélie et les frasques qu'il commet sous un costume arménien.

Mais ce déguisement vient du “*Parasite*”, pièce de Tristan l'Hermite qui fut publiée en 1654.

Plusieurs passages rappellent l'“*Angelica*” de Fabritio de Fornaris (vers 1530-1531).

La scène où Lélie et Mascarille font croire à Anselme que Pandolfe est mort, et lui escroquent ainsi de l'argent, pourrait avoir été inspirée par un des “*Contes d'Eutrapel*”, de Noël Du Fail, intitulé : “*D'un fils qui trompa l'avarice de son père*”.

Le personnage d'Andrès, qui, par amour, s'enrôle dans une troupe d'Égyptiens, semble avoir été inspiré par la nouvelle de Michel Cervantès : “*La Gitanilla de Madrid*”.

Enfin, on a détecté aussi, au cours du dialogue, des réminiscences de Térence et de Plaute.

Ces imitations eurent, dès ce début de Molière dans la carrière de dramaturge, le caractère qu'elles allaient toujours avoir : celui d'aliment de la pensée, celle-ci restant toutefois toute spontanée et originale, saisissante de vie propre et de victorieuse personnalité. Imiter ainsi, c'est autant que créer : et, quoi qu'il devait à autrui, le mérite de Molière n'était diminué en rien. Il ne commença pas en inventant du premier coup la comédie de mœurs et de caractère, mais en suivant la tradition théâtrale qui prévalait alors, tout en dépassant d'emblée les œuvres les plus remarquables qui avaient été produites avant lui.

L'intérêt de l'action

“*L'étourdi ou Les contre-temps*” est la première véritable comédie de Molière, que Mascarille appelle d'ailleurs triomphalement au dénouement «une vraie et pure comédie», non en raison de la valeur de la peinture des mœurs ou des personnages ou de quelque visée morale ou prétention philosophique, mais du fait d'une intrigue pleine de gaieté et de joyeuse fantaisie (dont on peut penser qu'elle fut causée parce que la troupe de “l'illustre-Théâtre” connaissait alors une période de bonheur insouciant), n'ayant d'autre but que de divertir et amuser. Pour M. P. Chasles : «Il règne dans toute cette première œuvre de Molière un air vif et charmant d'aventures.»

Dans cette comédie d'intrigue qui déroule, avec désinvolture, une suite d'aventures romanesques singulières auxquelles «l'étourderie» de Lélie permet constamment de rebondir, le spectateur étant constamment ballotté de l'espoir à la consternation, Molière affirma déjà son habileté scénique par les fantaisistes entrées et sorties des personnages, l'opposition des scènes, la variété des entreprises, le constant renouvellement du ton. L'impression de surprise, l'incessant rebondissement, l'échec renouvelé, le piétinement sur place divertissaient le public en l'essoufflant avec adresse.

Robert Jouanny détailla ces éléments :

- «farce malodorante» (il pensait certainement à la cassolette dont on devine, au vers 1252, qu'elle est pleine d'urine !) ;
- «soliloque à la Corneille», Mascarille prononçant cette maxime véritablement cornélienne : *«Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire.»* (vers 1864) ;
- «aventures romanesques, amours exemplaires et sentimentales» ;
- «prêche de bon bourgeois», celui d'Anselme en IV, 3 ;
- «hautes conversations entre dames courtoises», celles d'Hippolyte et Célie en V, 8 ;
- surtout, inventions du valet qui conduit seul toute l'action, en assure l'unité, fait qu'elle est emportée par un rythme endiablé, une sorte de force panique, dans cette série de *«contre-temps»* (dix en tout, comme c'est annoncé au vers 442), qui font le sous-titre de la comédie, qui sont dus aux interventions maladroites de Lélie, qui relèvent d'un mécanisme de répétition produisant un sûr effet de comique dont Molière allait se souvenir dans *«Les fâcheux»* et dans *«Le misanthrope»*.

Non sans désinvolture à l'égard de l'intrigue, sont ainsi produits de multiples situations comiques, des enchaînements d'incidents variés, l'ensemble faisant que la curiosité est toujours tenue en éveil car Lélie s'emploie à défaire ce que son valet construit pour lui. Il s'agit donc pour Mascarille de relancer sans cesse l'action, sans qu'aucune nécessité dramatique en vienne fixer le terme à un moment plus qu'à un autre ; Robert Jouanny constata : *«Le jeu finira quand Molière le voudra.»* Les 41 scènes (Mascarille paraissant dans 35) sont comme des numéros, de petites intrigues, presque aussitôt détruites que formées, qui se succèdent plutôt qu'elles ne s'enchaînent entre elles, tout, dans la pièce, étant conçu dans la perspective théâtrale, étant action, mouvement.

Au fil du texte, on remarque :

- À la fin de I, 2, la désinvolture avec laquelle Molière enchaîne avec la scène suivante.
- En I, 3, le persiflage de Mascarille qui donne le ton dans cette intrigue où court une légère parodie.
- En I, 4, l'excellent jeu de scène où deux personnages complices (Mascarille et Célie) s'expliquent à la barbe d'un troisième qui n'y comprend rien (le barbon Trufaldin) !
- En I, 5, le fait que Mascarille, très soucieux de saisir la bourse d'Anselme, laisse planer la conversation, se coupe, dit un mot pour un autre (vers 232). Signalons que, au vers 235, la bourse est tombée à terre, et que Mascarille la chasse du pied derrière lui.
- À la fin de II, 1, le petit monologue moral auquel Lélie, seul, se livre, qui doit permettre au spectateur de se prêter au jeu avec indulgence. Ceci avant qu'arrivent ensemble Mascarille et Anselme avec une promptitude étonnante.
- En II, 3, la confusion de Lélie qui, dûment chapitré par Mascarille, se contente de dire : *«Ah !»*, comme le berger de *«La farce de maître Patelin»* s'était contenté de répéter *«bée»*.
- En II, 4, le trouble d'Anselme qui tombe à genoux et psalmodie des octosyllabes comme une formule de conjuration.
- En II, 5, la survenue d'un autre valet, Ergaste, qui est l'ami de Mascarille et tient un rôle d'informateur très épisodique, réapparaissant d'ailleurs en III, 6 et V, 1.
- En II, 8, l'annonce faite par Hippolyte d'*«une nouvelle loi»* dont on ne saura jamais de quoi il s'agit : est-ce un projet de mariage entre elle et Léandre ? est-ce l'arrivée du père de Léandre (vers 1665 et vers 2062) ? Hippolyte passe, emmène Léandre, pour permettre à Mascarille de jouer avec Trufaldin la scène suivante.
- En II, 10, la constatation que l'usage était, dans les comédies, de présenter les lettres sous forme de quatrains.
- À la fin de III, 2, le prétexte de Léandre qui est bien artificiel pour éloigner Mascarille et faire se rencontrer Léandre et Lélie seul à seul.
- En III, 4, l'étonnement que procure Mascarille exposant son projet d'action en présence de Léandre dont il est dit : *«Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin»* (vers 1150).
- En IV, le fait qu'on passe du lieu où, en 2, se trouvent Trufaldin, Lélie et Mascarille, à celui où, en 3, se trouvent Anselme et Léandre.
- En IV, 3, le souci qu'a Molière, dans cette intrigue romanesque, de donner une certaine vraisemblance à l'évolution de Léandre qui renonce à Lélie pour épouser Hippolyte.

-En IV, 5, le geste de Trufaldin qui, parlant d'un bâton, montre son bras, comme l'indiqua une didascalie introduite dans l'édition de 1682. Ici, le comédien Dugazon, qui joua Mascarille en 1771, suivait avec une mine si effrayée la description du bâton que celui qui jouait Trufaldin avait de la peine à garder son sérieux.

-En V, 6, au vers 1593, la présence de Mascarille «à la fenêtre de Trufaldin» (didascalie introduite dans l'édition de 1682) car, après avoir bâtonné Lélie en compagnie de Trufaldin, il est entré à sa suite dans la maison. Lélie, chassé, revient sur la scène et parlemente avec son valet qui sort de la maison au vers 1637.

-En V, 6, au vers 1846, le fait qu'Andrès «emmène Célie», tandis que, au vers 1847, «Mascarille chante», ces deux didascalies ayant été introduites dans l'édition de 1682.

-L'artificialité de la liaison entre les scènes V, 6 et V, 7. Alors que Mascarille, après le départ de Lélie, a monologué en style cornélien, comme Célie entre, il change de ton et lui souffle à voix basse quelque moyen de retarder son départ.

-Le fait que la scène V, 8, donne le temps à Mascarille d'apprendre la grande nouvelle qu'il va débiter dans un instant.

-Le dénouement qui, comme souvent chez Molière, est une très conventionnelle reconnaissance qui, ici, est quadruple : on découvre que Célie est la fille de Trufaldin (lequel n'est autre que Zanobio Ruberti, Napolitain banni et noble vieillard) et qu'elle pourra épouser Lélie, son père ne s'y opposant plus, tandis que l'autre amoureux de Célie, Andrès, se révèle être en fait un faux Égyptien, et, de plus, son frère ; d'autre part, Léandre prendra Hippolyte pour femme. On a souvent critiqué ce dénouement en faisant remarquer que l'auteur italien avait évité ce défaut car, dans sa pièce, l'amant, désolé de ses propres bêtises, au moment où toutes ses affaires étaient arrangées et que son valet n'avait plus besoin que de sa présence pour lui faire conclure son mariage, de peur d'être un nouvel obstacle à ce qui se concertait pour lui, prenait la fuite, son valet devant le rapporter sur ses épaules pour que son évasion n'empêche pas encore l'union qu'il désirait tant !

Si Molière n'était pas déjà le grand dramaturge qui allait être l'auteur des '*Fourberies de Scapin*', il était déjà pour ainsi dire tout constitué, sûr de sa méthode et en pleine possession de son art.

L'intérêt littéraire

Pour l'évaluer, distinguons ces deux aspects : la langue et le style.

* * *

Si Molière, écrivant "*L'étourdi ou Les contre-temps*", n'avait aucune prétention au chef-d'œuvre littéraire, il usa pourtant d'une langue «drue et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

-«*une abandonnée*» (vers 1007) : «une femme dépravée» ;

-«*accommoder*» (vers 2064) : «convenir à» ;

-«*affermi*» : «*se rendre affermi*» (vers 1308) : «apprendre à fond» ;

-«*alambiquer*» (vers 1340) : «compliquer les choses» ;

-«*alentir*» (vers 1094, 1481) : «ralentir» ;

-«*allégeance*» (vers 565) : «allègement» ;

-«*l'ange de mon bonheur*» (vers 1390) : son «messager» ;

-«*arrêter avec quelqu'un*» (vers 746) : «le prendre à son service» ;

-«*aubade*» (vers 1212) : «concert donné, à l'aube ou dans la matinée, sous la fenêtre de quelqu'un» ;

-«*au-devant*» : «*pousser au-devant*» (vers 403) : «faire prendre les devants» ;

-«*avalier tout ainsi que des pois gris*» (vers 1526) : «avoir bon appétit» ("*Dictionnaire*" de l'Académie) ;

-«*badin*» (vers 62, 946) : «sot» ;

-«*bagace*» (vers 1943) : «femme de mauvaise vie» ;

-«*la bailler bonne*» (vers 1064) : «chercher à en faire accroire» ;

-«*je vous baise les mains*» (vers 689) : ironiquement : «je refuse ce que vous me proposez».

-«*baste !*» (vers 1262) : interjection marquant l'indifférence, le dédain ;

-«*battre le fer*» (vers 1420) : «manier l'épée en faisant de l'escrime» ;

-«*bienséance*» (vers 1703) : «ce qui convient bien» ;

-«*bissêtre*» (vers 1808) : «accident causé par une imprudence» ; déformation de «bissexte», l'année bissextile étant considérée comme portant malheur ;

-«*bourreau*» (vers 275, 1071, 1851) : «personne qui fait souffrir» ;

-«*brider*» (vers 1267) : «tromper» ;

-«*en brouillon*» (vers 840) : «en étant brouillon, désordonné» ;

-«*un brouillon*» (vers 889, 904, 1694) : «un homme qui mêle tout, n'a pas d'ordre, de méthode» ;

-«*caboche*» (vers 1307) : «tête» ;

-«*cassolette*» (vers 1252) : «petit récipient» ;

-«*chagrin*» adjectif (vers 61) : «triste», «affligé» ;

-«*chef*» : «*par mon chef*» (vers 204) : «selon moi» ;

-«*chétif*» (vers 655) : «mauvais» ;

-«*se commettre*» (vers 1079) : «se soumettre» ;

-«*conte*» : «*au conte de quelqu'un*» (vers 1375) : «selon lui» ;

-«*corps*» : «*en corps*» (vers 983) : «en entier» ;

-«*coucher d'imposture*» (vers 366) : «user d'imposture» («*coucher*» signifiait, dans le langage du jeu, «mettre un enjeu sur la table») ;

-«*coussi, coussi*» (vers 1498) : «couci, couça» ;

-«*dam*» : «*À votre dam*» (vers 625) : «c'est votre dommage», «tant pis pour vous» ;

-«*déchanter*» (vers 921) : «sortir du ton», «manquer l'affaire» ;

-«*décharpir*» (vers 1949) : «séparer des gens qui se battent» ;

-«*se désattrister*» (vers 564) : «alléger sa tristesse» ;

-«*devis*» (vers 696) : «paroles», «propos», «entretien» ;

-«*divertir*» (vers 906) : «détourner», «éloigner» ;

-«*se donner au diable*» (vers 871) : «se donner beaucoup de mal», «faire beaucoup d'efforts pour quelque chose».

-«*donner la baye*» (vers 830) : «se moquer de», «tromper» ; on explique l'expression par «donner une baie», fruit sans valeur, ou par une allusion à la farce de «*Maître Pathelin*» où le berger payait son avocat par des «bée» ;

-«*donner le change*» (vers 352) : «faire prendre une chose pour une autre» ;

-«*drôle*» (vers 1201, 1668, 1677) : «homme roué à l'égard duquel on éprouve de l'amusement et de la défiance» («*Dictionnaire*» de l'Académie) ;

-«*éclairé*» (vers 171) : «épié», «observé», «surveillé» ;

-«*enclouure*» (vers 623) : «la blessure d'un cheval qu'un clou pique au pied» ; de là, «cause secrète d'un mal» ;

-«*enferré*» (vers 1166) : «percé avec le fer d'une arme» ;

-«*s'engendrer*» (vers 656) : «se donner un gendre» ;

-«*ennui*» (vers 567, 1317) : «tourment» ;

-«*enseigner une personne*» (vers 799) : «demander des renseignements sur elle» ;

-«*sur des épines*» (vers 423) : «dans un état d'inquiétude et d'impatience» ;

-«*événement*» (vers 834, 1829) : «fait auquel vient aboutir une situation» ;

-«*exempt*» (vers 1676) : «officier de police qui procédait aux arrestations» ;

-«*facile*» (vers 457) : «accommodant», «maniable» ;

-«*fagoté*» (vers 1255) : «habillé» ;

-«*falot*» : «*trait falot*» (vers 869) : «plaisant», «comique», «capable de faire rire» ;

-«*faquin*» (vers 398) : «individu plat et impertinent» ;

-«*fer*» (vers 693, 1420) : «épée» ;

-«*fers*» (vers 142) : «ce qui sert à enchaîner un prisonnier», ce prisonnier étant, en langage courtois, l'amoureux ;

-«*fesser*» (vers 98) : «frapper avec un faisceau de branches» ;

-«*feu*» (vers 936, 1120, 1925, 2026) : «ardeur amoureuse» ;

-«*fillole*» (vers 1567) : «filleule» ;

-«*fièvre quartaine*» (vers 1632) : elle est caractérisée par des accès de fièvre intermittents qui reviennent chaque quatrième jour ;

-«*flamberge*» (vers 1084) : «épée» ;

-«*flamme*» (vers 495, 1880, 2039) : «sentiment amoureux» ;

-«*foi*» (vers 815, 1621) : «crédit», «confiance», «assurance» ; (vers 955) : «fidélité» ;

-«*foin*» (vers 1206) : interjection marquant le dédain, le mépris, le rejet ;

-«*fortune*» (vers 1960) : «hasard» ;

-«*la fourbe*» (vers 73, 291, 1092, 1188, 1300, 1494) : «la fourberie» ;

-«*franc de tout ombrage*» (vers 1755) : «au-dessus de tout soupçon» ;

-«*gêne*» (vers 1533) : «supplice» ;

-«*gente*» (vers 220) : «gentille» ;

-«*gueuse*» (vers 1464) : «prostituée» ;

-«*hébreu*» : «*C'est de l'hébreu pour moi*» (vers 1003) : «c'est incompréhensible» ;

-«*heur*» (vers 1083) : «chance» bonne ou mauvaise ;

-«*histoire à plaisir*» (vers 943) : «tout à fait inventée» ;

-«*hymen*» (vers 225, 304, 351, 759) : «mariage» ;

-«*hyménée*» (vers 956, 2010, 2043) : «mariage» ;

-«*imaginative*» (vers 879, 1099, 1235, 1371, 2048) : «imagination» ;

-«*imprimé de*» (vers 946) : «convaincu de» ;

-«*s'imputer à*» (vers 1017) : «se reprocher» ;

-«*incartade*» (vers 501) : «façon d'agir irréfléchie, brusque et ridicule» ;

-«*incontinent*» (vers 1095) : «aussitôt» ;

-«*industrie*» (vers 1039) : «habileté à exécuter quelque chose» ;

-«*instance*» (vers 525) : «sollicitation pressante» ;

-«*intelligence*» (vers 299, 1699) : «conformité de sentiments» ; «complicité» ;

-«*jouer un momon*» (vers 1221) : «défi au jeu de dés porté par les masques en temps de carnaval» (*"Dictionnaire"* de l'Académie) ;

-«*joug*» (vers 1382) : «domination» ; «*prendre le joug*» (vers 354) : «se soumettre à une autorité» ;

-«*ladre*» (vers 97) : «avare» ;

-«*laidir*» (vers 602) : «rendre laid», «devenir laid» ;

-«*maille*» : «*avoir maille à partir*» (vers 302) : «se disputer comme on le fait quand on a à se partager une pièce de monnaie» ;

-«*à la male-heure*» (vers 831) : imprécation marquant le dépit, la déception ;

-«*malepeste*» (vers 618) : interjection qui exprime la surprise ;

-«*mâtine*» (vers 1675) : «turbulente» ;

-«*matoise*» (vers 982) : «qui fait preuve de ruse sous des dehors de simplicité» ;

-«*momon*» (vers 1221) : «défi au jeu des dés porté par les masques en temps de carnaval» (*"Dictionnaire"* de l'Académie, 1694) ;

-«*nenni-da*» (vers 1227) : négation absolue ;

-«*nompareil*» (vers 1502) : «sans pareil» ;

-«*obliger*» (vers 111, 273, 918, 968, 1820) : «se montrer si favorable envers quelqu'un que cela l'incite à rendre la pareille» ;

-«*objet*» (vers 142, 250, 355, 466, 491, 509, 753, 1837) : «toute chose (y compris les êtres animés) qui affecte les sens et, spécialement, la vue» ; ici, souvent, la femme aimée ;

-«*occiseur*» (vers 1082) : «tueur» ;

-«*Olibrius*» (vers 1082) : dans les farces du Moyen-Âge, c'était un grotesque et sanguinaire gouverneur qui envoyait au martyre les vieillards, les vierges et les enfants ;

-«*paraguante*» (vers 1671) : «gratification», «pourboire» (de l'espagnol «para guantes», «pour les gants») ;

-«*parbleu*» (vers 1030) : juron, déformation de «par Dieu» ;

-«*en parole*» (vers 497) : «en train de se parler» ;

- «*pavillon*» : «*mettre pavillon bas*» (vers 854) : «reconnaître sa défaite» ;
- «*pécore*» (vers 448) : «femme sotte et impertinente qui fait l'entendue» (*"Dictionnaire"* de l'Académie) ;
- «*penard*» (vers 61) : «vieillard libertin» ;
- «*pendard*» (vers 1022) : «coquin digne d'être pendu» ;
- «*pester*» (vers 1258, 1598) : «manifeste son mécontentement par des paroles» ;
- «*pointe*» (vers 1097) : «avancée en territoire ennemi» ;
- «*porte-respect*» (vers 1206) : «mousqueton ou carabine qui a un calibre fort large» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;
- «*premier*» (vers 1175) : «avant» ;
- «*pris sans vert*» (vers 1109) : «au dépourvu», parce que, aux premiers jours de mai, on portait un brin de verdure, et la personne qui ne l'avait pas fait devait payer un gage ;
- «*prou*» (vers 604) : «beaucoup» ;
- «*puissance*» : «*être dans la puissance*» (vers 1259) : «pouvoir» ;
- «*râble*» (vers 1624) : «bas du dos» ;
- «*recors*» (vers 1685) : «personne qui accompagnait l'huissier et lui servait de témoin» ;
- «*repaître*» (vers 1440) : «se nourrir» ;
- «*rêver*» (vers 75) : «penser» ;
- «*robins*» (vers 1219) : «gens en robe» ou «niais» à cause du prénom Robin que portaient des paysans ;
- «*en saison*» (vers 868) : «en temps opportun» ;
- «*scoffion*» (vers 944) : «coiffe» (italien «scuffione») ;
- «*semondre*» (vers 510) : «semoncer» ;
- «*sentir assez son bien*» (vers 1646) : «montrer qu'on est riche» ;
- «*serviteur*» (vers 1082) : s'employait dans une formule de salut, de remerciement poli ou, ironiquement, de refus ;
- «*se seoir*» (vers 1514) : «s'asseoir» ;
- «*succès*» (vers 150, 422, 926, 934, 1828, 1869, 1929, 2025) : «ce qui arrive de bon ou de mauvais à la suite d'un fait initial» ; d'où «*un succès glorieux*» (vers 934) ;
- «*sucrée*» : «*faire la sucree*» (vers 971) : «se montrer aimable avec affectation» ;
- «*tarare*» (vers 1241) : interjection exprimant le scepticisme ou la moquerie à l'égard de ce qui est dit ;
- «*teston*» (vers 1126) : vieille monnaie qui portait sur une de ses faces la tête du roi ;
- «*tirer*» (vers 1588) : «s'en aller» ;
- «*trait*» (vers 1201, 1350, 1383, 1459, 1661, 1898) : «acte décisif» ; «envoi d'un projectile» ;
- «*transport*» (vers 402, 507, 576, 741, 835, 1094, 1771, 1843, 2000, 2057) : «vive émotion» ;
- «*traverse*» (vers 569) : «difficulté», «épreuve» ;
- «*traverser*» (1114) : «se mettre en travers», «s'opposer» ;
- «*triquetrac*» (vers 1528) : onomatopée expressive qui rend le bruit de choses heurtées et qui se retrouve dans le nom du «tric-trac», jeu de dames où se fait un grand remue-ménage de pions et de dés ;
- «*vue*» (vers 1168) : «rencontre».

On remarque l'expression «*amis d'épée*» (vers 1124).

* * *

En ce qui concerne le style, comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés.

On remarque :

- le langage populaire de Mascarille : «*Adieu vous dis*» (vers 466) ;
- le langage désuet d'Anselme : «*par mon chef*» (vers 204) - «*gente*» (vers 220) - «*prou*» (vers 604) ; aux vers 585-588, il psalmodie ces octosyllabes comme une formule de conjuration ;
- le langage précieux de Lélie et Célie (vers 111-120), de Célie et Hippolyte (V, 8).

Mais on peut noter, au fil d'un dialogue qui se caractérise, surtout de la part de Mascarille, par sa rapidité, son naturel, sa gaieté, sa verve comique franche, joyeuse, entraînant, faisant surgir et rebondir l'action, des effets littéraires intéressants :

- Cette parodie de l'accent germanique :

«Moi sous ein chant honneur, moi non point Maquerille :

Chai point fentre chamais le fame ni le fille.» (vers 1811-1812 :

«Moi suis un gent d'honneur, moi, non point Maquerille, / Je n'ai jamais vendu ni la femme ni la fille» (on remarque le jeu de mots sur «maquerille» = «maquerelle»).

- Cet échange loufoque entre deux amis :

Anselme : *«Las ! pour un trépassé vous êtes bien gaillard.*

Pandolfe : *Est-ce jeu, dites-vous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?*

Anselme : *Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir.*

Pandolfe : *Quoi ! j'aurais trépassé sans m'en apercevoir?* (II, 4, vers 590-594).

- Ces formulations saisissantes :

- De la part d'Anselme : *«Qui tôt ensevelit bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.»* (vers 513-514).

- De la part de Lélie : *«Je crois que le Ciel dedans un rang si bas
Cache son origine et ne l'en tire pas.»* (vers 29-30), vigoureux raccourci d'expression par lequel il signifie que l'aimable esclave qu'est Célie doit avoir une origine aristocratique.

«L'amour est au crime une assez belle excuse» (vers 493).

«Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,

C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.» (vers 1043-1044, au sujet desquels Victor Hugo commenta : «Il n'y a rien de plus beau dans la poésie française du XVII^e siècle comme expression d'un amour profond», regrettant que Molière eût par la suite «éteint le style lumineux de "L'étourdi"»).

Se jetant crânement au-devant de l'adversaire, il promet de faire merveille pourvu qu'on lui en laisse les moyens, disant : *«si la corde ne rompt»* (vers 1218) : allusion sans doute à la corde d'un arc qui, rompue, laisse l'archer désarmé.

- De la part de Mascarille quand :

- Il ose, en manifestant un point d'honneur et une conscience professionnelle, cette orgueilleuse déclaration :

«Après ce brave exploit, je veux que l'on s'apprête

À me peindre en héros, un laurier sur la tête,

Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :

"Vivat Mascarillus, fourbum Imperator"!» (vers 791-795).

- Il vitupère Lélie :

«À vous pouvoir louer selon votre mérite,

Je manque d'éloquence, et ma force est petite.

Oui, pour bien étaler cet effort relevé,

Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,

Ce grand et rare effet d'une imaginative

Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,

Ma langue est impuissante, et je voudrais avoir

Celles de tous les gens du plus exquis savoir,

Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,

*Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
 Tout ce que vous avez été durant vos jours,
 C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
 Une raison malade et toujours en débauche,
 Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
 Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi.
 Que sais-je ? un... cent fois plus encor que je ne dis,
 C'est faire en abrégé votre panégyrique.» (vers 875-891).
 «J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse
 Point d'affaire, il poursuit sa pointe jusqu'au bout.» (vers 1096-*

1097).

-Il qualifie plaisamment son amour : *«il est ainsi que la bouillie,
 Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
 Et de tous les côtés se répand au dehors.»* (vers 1504-1506, cette comparaison culinaire ayant toutefois été omise à la représentation parce que choquant le goût du temps).

-Il a cette comparaison :

*«Attaché dessus vous, comme un joueur de boule
 Je pensais retenir toutes vos actions,
 En faisant de mon corps mille contorsions.»* (vers 1535-1538), dont

Victor Hugo admirait particulièrement le pittoresque.

-En V, 9, il fait un long récit qui, malgré ses obscurités, est vif et gai.

-À la fin, il se plaint de son célibat : *«N'est-il point quelque fille
 Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
 À voir chacun se joindre à sa chacune ici.
 J'ai des démangeaisons de mariage aussi.»* (vers 2063-2066).

-Ces métaphores :

-«*Je devais au dos avoir mon luminaire*» (vers 280 : «mes yeux» ou un dispositif de sécurité conseillant la prudence à l'arrivant).

- *«Et de peur de trouver dans le port un écueil,
 Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.»* (vers 531-532).

- *«C'est battre l'eau de prétendre arrêter
 Ce torrent effréné, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux édifices.»* (vers 922-924).

- *«Une pudeur [...] qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
 Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.»* (vers 977-978 - les

écus d'or étaient frappés d'un soleil à huit rayons).

- *«Il a pris l'hameçon ;
 Courage : s'il s'y peut enfermer tout de bon,
 Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.»* (vers 985-987).

-«*Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne*» (vers 1084 : «Sortons notre épée et lançons-nous dans la lutte»).

-«*logis du roi*» (vers 1139) : «prison» ;

-«*Tirer les marrons de la patte du chat*» (vers 1182 : «tirer profit d'une situation aux dépens d'autrui»).

-«*Je sais où gît le lièvre*» (vers 1185).

-Trufaldin remercie «*l'ange de [son] bonheur*» (vers 1390 : le messenger).

-Cette plaisante création : «*Je me dessuisse*» (vers 1824) : Mascarille quitte son accent allemand.

-Ces effets sonores : -«*S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréables*» (vers 232).

-«*songes sont mensonges*» (vers 1388),

sans parler du maniement de l'alexandrin, du jeu des inversions, des enjambements et des rimes !

Comme on le voit, dès le début de sa carrière, Molière produisit des vers fermes, dont certains sont devenus des proverbes qu'on cite toujours. Ainsi ces deux-là :

*«Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux
Que ne ferait-on pas pour devenir heureux?» (vers 491-492).*

L'intérêt documentaire

Il ne se trouve guère dans le cadre de l'action car si Molière indiqua : *«La scène est à Messine»*, il négligea tout à fait le pittoresque qu'aurait pu lui fournir la Sicile qui n'était pour lui qu'un pays de théâtre propice aux aventures galantes .

On reste encore en Italie quand on apprend que Zanobio Ruberti vivait d'abord à Naples, que son fils, Horace, est passé par Bologne et s'est établi à Venise.

Il est plus intéressant de savoir que Célie avait été entre les mains d'*«égyptiens»*, nom donné alors aux gitans (signalons que, en anglais, ils sont appelés «gypsies») qui *«rarement passent pour gens de bien»* (vers 1666). Cela lui serait arrivé après avoir été enlevée par *«quelque Turc corsaire»* (vers 1336), ce qui est qualifié d'*«aventure très ordinaire»* (vers 1335), tant étaient en effet courantes alors les incursions des Barbaresques sur les côtes méditerranéennes de l'Europe ; tant était grand le danger que faisaient toujours courir *«les Turcs corsaires»* (vers 1336) que Lélie traite d'*«hérétiques»*, qui sont en effet des musulmans, desquels on dit pourtant que, *«par serments authentiques»*, ils adorent *«pour leurs dieux la lune et le soleil»* (vers 1499-1501), ce qui est tout à fait fantaisiste, mais concourt à peindre la bêtise du personnage.

Son passage chez les gitans aurait permis à Célie d'acquérir un de leurs talents : la divination ; d'où la mention, au vers 140, de la *«blanche magie»*, la magie blanche qui n'utilise à ses fins que les puissances célestes, alors que la magie noire fait un pacte avec les démons.

Au fil du texte :

-On remarque des termes d'escrime : *«prendre les contre-temps et rompre les mesures»* (vers 1112), être *«hors de garde»* (vers 1150), *«coup fourré»* (vers 1165), *«battre le fer»* (vers 1420)

-Au vers 1519, on apprend que, au XVII^e siècle, les valets apportaient aux convives les verres pleins, et les remplaçaient par d'autres dès qu'on les avait vidés.

-Au vers 1526, on lit que Lélie avalait *«tout ainsi que des pois gris»* (vers 1526), ce qui s'explique parce qu'on disait proverbialement d'un homme qui avait bon appétit et qui mangeait également de tout que c'était *«un avaleur de pois gris»* (*«Dictionnaire de l'Académie»*, 1694).

-Au vers 1620, Mascarille disant : *«Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile»*, signale l'importance donnée à cette humeur par la médecine du temps qui se fondait sur une théorie des quatre humeurs réglant le fonctionnement du corps humain, la bile produisant la colère, le bilieux trouvant le bien-être seulement dans de grands mouvements qui emploient toutes ses forces.

-Surtout se manifeste l'esprit aristocratique de mépris à l'égard des inférieurs, en particulier quand Lélie, voulant punir Mascarille et étant retenu par Léandre, demande : *«Quoi? Châtier mes gens n'est pas en ma puissance? [...] Quand j'aurais volonté de le battre à mourir, / Hé bien ! c'est mon valet.»* (vers 1056-1058).

Les personnages

“*L’étourdi ou Les contre-temps*” met en scène dix personnages. Mais la plupart ne sont que des comparses, que ce soient le valet Ergaste (qui ne joue qu’un rôle d’informateur), les vieillards Trufaldin, Pandolfe et Anselme (celui-ci faisant lourdement la morale aux jeunes gens :

*«Si notre esprit n’est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,
Et la plus belle femme a très peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance :
Je vous le dis encore, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
Nous font trouver d’abord quelques nuits agréables ;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et notre passion alentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donnent de mauvais jours.
De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.»* (vers 1471-1484),

les deux jeunes femmes, Célie et Hippolyte qui sont sans consistance et dont le duel précieux en V, 8, n’est guère utile au déroulement de l’action, et même le rival Léandre qui ne sert que de contrepoint à Lélie. Ce sont celui-ci et son valet, Mascarille, qui retiennent l’intérêt.

Lélie est un jeune aristocrate, fils de famille intempestif. Amoureux, qui veut s’unir à la femme qu’il aime, il charge son valet de l’y aider, mais ne cesse de contrecarrer toutes ses entreprises, du fait de traits de caractère que Robert Jouanny put énumérer : «jeune, pétulant, entreprenant, agité, brouillon, indiscret, impulsif, naïf, sot, risible, vaniteux, généreux, malchanceux, non-perfectible, et porte-guigne» - «Ce trublion forcené est un étourneau, une tête de linotte, ayant bon cœur et peu de cervelle ; maladroit et généreux, inattentif et remuant, il est irréfléchi, inconsidéré ; il cède toujours au premier mouvement, et, une fois parti, ne s’arrête plus ; à la pétulance et à la précipitation qu’il apporte dans toutes ses actions, il faut ajouter certaine mauvaise chance évidente qui le poursuit.» Quand il est chapitré par Mascarille, il se contente d’une plainte inlassablement renouvelée (la succession de ses «*Ah !*» aux vers 537-569).

Si, d’une part, étant vaniteux, il ne manque d’étaler une prétention ridicule quand il déclare :

*«Je songeais à trouver un remède à ce mal,
Lorsque me ramassant tout entier en moi-même,
J’ai conçu, digéré, produit un stratagème»* (vers 850-852),

plus tard, il s’accuse :

*«Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d’aucun soin, de rien incapable.»* (vers 1851-1852).

Pour sa part, Mascarille le qualifie ainsi : «*un esprit chaussé tout à rebours*

*Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi»* (vers 886-889).

Il dénonce «*ce démon brouillon dont il est possédé*» (vers 1694).

Il le traite de «*bourreau*» (vers 1071). En III, 4, il se lamente de la conduite de ce «*double bourreau*» (vers 1062), lui reprochant une fois de plus de,

*«en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures»* (vers 1111-1112).

Cependant, pour Robert Jouanny, si Lélie est «un écheveau de contradictions», il ne mérite pas d’être qualifié d’«*étourdi*» (vers 189), car il est évident qu’il ne fait pas tout au long de la pièce des étourderies et rien que des étourderies, ce qui serait hors nature et insupportable. Plusieurs de ses

actions ne sont pas des étourderies, des réactions irréfléchies, des «*incartades*» (vers 501), mais des actes méritoires dont, cependant, il ne pouvait connaître les tenants et les aboutissants ; ainsi, quand, généreusement, il rend à son propriétaire une bourse qu'il a trouvée ; quand il vient au secours d'un homme qu'on attaque. Si l'étourderie est un des traits dominants de son caractère, dans celui-ci diverses nuances se combinent, et il est difficile de le définir par un seul mot.

De ce fait, on a pu reprocher à la pièce son titre, "*L'étourdi*" ; et Molière a pu se rendre compte qu'il n'était pas vraiment approprié, ce qui l'aurait amené à pallier cette espèce de faute en accolant un second titre, "*Les contre-temps*", qui a aussi pour mérite d'annoncer les complications de l'intrigue.

Mascarille est un personnage que Molière emprunta à la comédie italienne, son nom venant de «*mascarilla*», petit masque ou, plus exactement, demi-masque que portaient les comédiens de la "commedia dell'arte". C'est le type traditionnel du valet complice des amours de son maître aux dépens d'un barbon ou d'un jaloux ; c'est un malin compère, rieur et railleur, continuellement pirouettant, se démenant comme quatre pour mettre en route ses machinations ; c'est aussi et surtout un homme rusé, et même un «*fourbe*» sans scrupule (au vers 362, il proclame : «*Vive la fourberie, et les fourbes aussi*». Mais, dans son monologue de III, 1, s'il reconnaît qu'il aime l'argent et qu'il fréquente les tavernes, il considère que, par sa conception de la fourberie, il s'élève à la dignité de l'artiste. Et, aux vers 1143-1144, il se permet d'émettre hypocritement une protestation morale :

«*La vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.*»

Il est traité par Pandolfe de

«*fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.*» (vers 612-614).

Il sert son maître autant par goût de l'aventure et de l'exploit que pour lui faire sentir son habileté et sa supériorité, lui prouver les ressources inépuisables de son esprit, et on peut l'admirer pour la continuelle ingéniosité qu'il déploie avec une assurance confondante, annonçant : «*J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines*» (vers 424), se montrant en effet jamais à court d'inventions pour mettre sur pied de multiples subterfuges compliqués destinés à vaincre toutes les difficultés qui se présentent.

En I, 6, il dit avoir «*médité tantôt un coup de maître*» (vers 284), réprimande Lélie qui l'a fait échouer ; mais déjà en imagine un autre.

En II, 1, il déclare vouloir tenter «*un hardi stratagème*» (vers 469) en faisant annoncer la mort de Pandolfe qui aurait été victime de la découverte sur ses terres d'un trésor.

En II, 8, il annonce un «*rare exploit*» (vers 791) destiné à soutenir sa renommée, et pour lequel on le célébrera en criant : «*Vivat Mascarillus, fourbum imperator !*» (vers 794 - «*Vive Mascarille, empereur des fourbes !*»).

En III, 5, il assure : «*Contre cet assaut je sais un coup fourré*» (vers 1165) où il sera masqué, et affirme sa maîtrise en matière de fourberie.

En III, 8, il se travestit en femme (ce fut la seule occasion où Molière joua un personnage du sexe opposé).

En IV, 6, il avoue à Lélie : «*Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile*» (vers 1620) ; mais lui dit aussi :
«*Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.*» (vers 1625-

1626)

En IV, 7, il envisage «*un trait merveilleux de [son] art*» (vers 1661).

En V, 6, il proclame : «*Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire.*», veut «*le servir malgré lui*».

En V, 7, il promet de «*trouver un biais salutaire*».

Enfin, s'il en vient à se fâcher, à menacer de tout abandonner, finalement, il accepte de rester auprès de son maître, par amour pour lui mais aussi pour ne pas se déclarer vaincu, car l'amour et l'orgueil qu'il a de son art lui font dépasser le simple service par l'affirmation orgueilleuse mais admirable d'une volonté de réalisation personnelle désintéressée qu'on a pu qualifier de cornélienne :

«*Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,*

Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.» (vers 918-919).

Il reste qu'il s'épuise à force de voir sa ruse, chaque fois, contrecarrée par l'étourderie, la maladresse, les réactions irréfléchies de son jeune maître. Autant le valet met de persévérance «*à relier ce qu'un brouillon dénoue*» (vers 904), autant le maître semble s'acharner à se jeter au milieu des trames qui sont ourdies en sa faveur et à les détruire tour à tour, faisant échouer dix machinations successives. Cependant, on pourrait considérer que le valet est plus étourdi que le maître, puisque, s'il donne avec beaucoup de brio et une pointe de parodie des récits explicatifs, il ne l'avertit, en fait, presque jamais vraiment de ce qu'il va faire. On pourrait même considérer qu'ils sont aussi entêtés l'un que l'autre, et donc titrer la comédie : "Les deux entêtés" !

La destinée de l'œuvre

"*L'étourdi ou Les contre-temps*" aurait été représenté pour la première fois en 1653 à Lyon, ensuite à Béziers, pendant la tenue des "États de Languedoc". Mais sa date exacte de création est incertaine, car les deux sources principales de datation se contredisent : La Grange donna la date de 1655, alors que, dans la préface de l'édition Thierry-Barbin de 1682, fut indiqué 1653.

En 1654, Philippe Quinault fit jouer à Paris "*L'amant indiscret ou Le maître étourdi*" où le personnage principal était le même que dans la pièce de Molière, sauf qu'il était plus niais et que sa maladresse était compliquée de beaucoup plus de sottise ; que le valet, Philippin, était un Mascarille sans esprit. On s'est demandé si l'un des deux auteurs avait eu connaissance de l'œuvre de l'autre. Pour Molière, les dates répondent suffisamment. Quant à Quinault, rien dans sa pièce n'indique qu'il connut la pièce de Molière ; et l'on pourrait seulement supposer qu'un vague bruit en était arrivé jusqu'à lui ; le plus probable, c'est que ce sujet lui vint aussi par "*L'inavvertito*". Ce second "Étourdi" fut complètement et justement éclipsé par son frère aîné.

"*L'étourdi ou Les contre-temps*" fut repris à Paris, au "Théâtre du Palais-Royal", le 3 novembre 1658, avec cette distribution :

Molière : Mascarille qu'il joua peut-être sous le masque à la façon des Italiens ;

La Grange : Lélie ;

Mlle de Brie : Célie ;

Mlle Du Parc : Hippolyte ;

Louis Béjart : Anselme ;

Béjart aîné : Trufaldin et Pandolfe.

La pièce obtint le plus grand succès. Si l'on en croit de Villiers, implacable ennemi de Molière, celui-ci joua d'abord ce rôle sous le masque qu'il rejeta après les premières représentations : «*À la fin il nous a fait voir qu'il avait le visage assez plaisant pour représenter sans masque un personnage ridicule.*»

Un autre détracteur, Le Boulanger de Chalussay, lui fit dire dans son "*Élomire hypocondre*" où il est déguisé sous cette anagramme :

«*Là, par "Héraclius" nous ouvrons un théâtre
Où je crois tout charmer et tout rendre idolâtre.
Mais, hélas ! qui l'eût cru, par un contraire effet,
Loin que tout fut charmé, tout fut mal satisfait ;
Et par ce coup d'essai, que je croyais de maître,
Je me vis en état de n'oser plus paraître.
Je prends cœur, toutefois, et d'un air glorieux
J'affiche, je harangue et fais tout de mon mieux.
Mais inutilement je tentai la fortune :
Après "Héraclius" on siffla "Rodogune",
"Cinna" le fut de même, et "Le Cid", tout charmant,
Reçut avec "Pompée" un pareil traitement.
Dans ce sensible affront ne sachant où m'en prendre,
Je me vis mille fois sur le point de me pendre.
Mais, d'un coup d'étourdi que causa mon transport,*

Où je devais périr je rencontrai le port :
Je veux dire qu'au lieu des pièces de Corneille,
Je jouai "*L'étourdi*", qui fut une merveille.
Car à peine on m'eut vu la hallebarde au poing :
À peine on eut ouï mon plaisant baragouin,
Vu mon habit, ma toque et ma barbe et ma fraise,
Que tous les spectateurs furent transportés d'aise,
Et qu'on vit sur leur front s'effacer ces froideurs
Qui nous avaient causé tant et tant de malheurs.
Du parterre au théâtre et du théâtre aux loges,
La voix de cent échos fait cent fois mes éloges,
Et cette même voix demande incessamment
Pendant trois mois entiers ce divertissement.
Nous le donnons autant, et sans qu'on s'en rebute,
Et sans que cette pièce approche de sa chute.»

Ce qui est certain, c'est que Molière se montra excellent dans ce rôle, et qu'il se fit non moins admirer comme acteur que comme auteur. On aime à penser que cette pièce décida de sa fortune, et qu'il lui dut ces joies profondes que cause une victoire chèrement acquise, et qui s'emparent de l'esprit, lorsqu'enfin la carrière est ouverte et qu'on n'a plus qu'à y marcher courageusement et librement.

"*L'étourdi ou Les contre-temps*" ne fut imprimé qu'en 1663, dans le même temps que "*L'école des femmes*".

En 1667, la pièce fut adaptée en anglais, par John Dryden sous le titre : "*Sir Martin Mar-all, or The feign'd innocence*".

Voltaire indiqua : «Les connaisseurs ont dit que "*L'étourdi*" devait seulement être intitulé "*Les contre-temps*".

En 1771, Jean-Henri Gourgaud, dit Dugazon, s'illustra dans le rôle de Mascarille à la Comédie-Française.

En 1865, toujours à la Comédie-Française, on put applaudir Coquelin aîné dont on remarquait le long récit final de Mascarille que, selon Francisque Sarcey, «il jetait tout d'une haleine, avec une rapidité et un nerf de débit».

En 2017, en France, la pièce fut mise en scène par Catherine Delattres qui fit jouer ses comédiens avec des demi-masques.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.ca